

Formation à l'économie politique de Marx

La marchandise, sa contradiction et la théorie de la valeur chez Marx

Catherine Mills

Nous voulons dans *Économie et Politique*, contribuer à la formation théorique des militants à partir d'un travail sur les textes marxistes. Nous découperons l'étude du *Capital* de Marx en 3 leçons : la première sera consacrée à l'analyse de la marchandise, de sa contradiction et à la théorie de la valeur chez Marx. La 2^e portera sur la formule générale du capital et la découverte du concept de force de travail. La 3^e leçon sera consacrée, à l'analyse de la Baisse tendancielle du taux de profit, à la suraccumulation du capital et à la théorie des crises.

Une formation au marxisme : pas seulement pour interpréter le monde, mais pour le transformer comme disait Marx. L'objectif de cette formation n'est pas seulement de répéter Marx, mais de se doter d'outils d'analyse pour mieux comprendre le monde et le capitalisme d'aujourd'hui, sa crise, afin de travailler aux luttes, aux constructions alternatives pour une autre civilisation, en rupture avec le capitalisme pour son dépassement.

Il s'agit ici de remonter aux textes fondateurs avec le souci de revenir à certains concepts et surtout à une méthode d'analyse. Nous partons du *Capital* lui-même, l'œuvre majeure de Marx en nous appuyant sur quelques grands textes fondateurs. Nous ne traitons ici que de l'économie, mais l'œuvre de Marx, en tant que telle couvre d'autres champs, philosophiques ou politiques entre autres, et tous ces champs forment un tout cohérent.

Nous suivons le plan du *Capital* et aborderons le chapitre 1 (*la marchandise*) de la section 1 (*la marchandise et la monnaie*) du Livre 1 du *Capital*. Nous partons de la traduction du *Capital* des Éditions Sociales en format poche parue en 1977, et, bien qu'on ne la trouve plus en vente aujourd'hui elle est généralement accessible dans la plupart des bibliothèques.

La Marchandise, le Marché

C'est le premier chapitre du *Capital*. Ceux qui disent que Marx ne parle pas du marché ont tort. Le marché et la marchandise sont au cœur du premier chapitre du *Capital* : « *La richesse des sociétés dans lesquelles règnent le mode de production capitaliste, s'annonce comme une immense accumulation de marchandises.* » C'est donc la marchandise qui est la forme élémentaire de la richesse et le point de départ de l'analyse de la production. Alors que les néo-classiques étudient la marchandise et le marché en restant sur le marché en laissant de côté les rapports sociaux de la production, Marx considère que c'est dans la production qu'il faut aller pour étudier les rapports sociaux.

D) Les rapports sociaux de la production marchande

1. Marx essaye de caractériser **la spécificité de la production marchande**. Il revient d'abord sur les modes de production antérieurs au capitalisme, **c'est l'Histoire des modes de production**. Il situe la production marchande par rapport aux modes de production antérieurs et notamment par rapport à l'économie primitive. Dans l'économie primitive le but du producteur est de directement satisfaire ses besoins : l'échange se situe directement au niveau des travaux et des besoins. On s'échange directement les travaux, les travaux des uns bénéficient aux travaux des autres

et inversement...

Dans la production marchande, le but du producteur c'est l'échange – dans la société capitaliste, le profit devient le but. Marx met en avant le fait que dans la production marchande, les produits vont s'échanger entre eux contre de l'argent ; c'est ce qu'il appelle « **le fétichisme des marchandises** ». Il montre que derrière l'argent il y a une création de valeur, alors que l'économie politique bourgeoise obscurcit le fait que derrière l'échange de produits il y a échange de travaux.

2. Marx étudie **les conditions historiques** favorisant l'émergence de la production marchande. Il montre que cette production n'est pas éternelle ; elle n'a pas toujours existé et elle n'existera pas toujours notamment dans un autre mode de production qualifié de socialiste.

• **Pour que la production marchande existe, il faut des conditions historiques particulières.** Il faut un certain niveau de développement des forces productives, une division du travail assez poussée. Ensuite cette production marchande ne reste pas figée, elle se développe dans le mode de production capitaliste. Dans ce qu'on a appelé le mode de production socialiste, en réalité la marchandise subsiste mais dans des formes subordonnées, le marché ne disparaît pas. À une certaine époque, il y avait des débats passionnés, notamment sur la disparition de la monnaie même si ça n'est pas aussi simple.

• **La production marchande implique une organisation de la production, dont Marx perçoit la nature contradictoire.** Avec, **d'une part, une séparation des producteurs**, qui sont dans des unités de production séparées, ainsi qu'une organisation juridique de cette séparation avec la propriété privée des moyens de production et des produits eux-mêmes, (exemple de l'artisanat ou des agriculteurs à l'époque de l'émergence de la société capitaliste). En même temps, il existe, **d'autre part, une spécialisation** des producteurs dans le cadre d'une division sociale du travail. Cela va aboutir à une contradiction : les producteurs – un peu comme les artisans – sont à la fois **indépendants** les uns des autres car ils sont séparés dans leurs unités de production ; et **dépendants** les uns des autres car ils ont besoin des travaux de chacun: ils vont vendre leur marchandise sur le marché pour acheter les marchandises des autres producteurs dont ils ont besoin. **Chacun produit une petite partie des marchandises dont la société a besoin.**

3. **Une autre contradiction va apparaître entre travail privé et travail social.** Le travail en lui-même est traversé par cette contradiction. En raison de la séparation des producteurs et de

l'organisation juridique de la production, le travail est accompli sous des formes privées (par exemple, le travail de l'artisan ou du forgeron dans son unité de production séparée). Mais, en même temps, comme on a besoin des produits des autres, des travaux accomplis par les autres, chaque travail accompli en privé est un maillon du travail social, une pièce de la division sociale du travail.

Contradiction : le but de la production marchande étant l'échange, et non la satisfaction des besoins, il y a un risque de discordance entre le besoin réel, et la production elle-même, le problème est que s'il n'y a pas d'échange le travail privé sera effectué en vain, il ne sera pas légitimé comme un maillon du travail social. Dans l'échange, s'il a lieu, se manifeste le caractère social du travail. Dans une production marchande simple, on peut tout à fait démontrer l'utilité sociale du travail. L'échange permet momentanément, et s'il a lieu, de résoudre la contradiction entre travail privé et travail social. Cela va être une source de progrès mais aussi une source de contradictions

II) La contradiction de la marchandise

1. La marchandise recèle en elle-même une contradiction. C'est à la fois une valeur d'usage (VU) et une valeur tout court (V), la valeur d'échange (VE), souvent évoquée, est d'une autre nature. Marx n'est pas comme on le pense souvent un théoricien de la valeur-travail, d'autres auteurs importants l'ont étudié, les auteurs classiques (Smith, Ricardo). Marx travaille la contradiction de la marchandise.

- **Une marchandise a une Valeur d'usage (VU)**, car pour pouvoir être échangée elle doit correspondre à un besoin social, elle a une utilité pour celui qui l'achète. En tant que VU, les marchandises sont toutes de qualité différente. L'utilité est déterminée par la spécificité du corps de la marchandise. Les valeurs d'usage ne se réalisent que dans l'usage ou dans la consommation. **Ces VU concrètes forment la matière de la richesse.**

- **La valeur (V)**. C'est ce qui permet à des marchandises qui sont toutes différentes de s'échanger les unes contre les autres. Marx recherche ce quelque chose de commun à toutes les marchandises et qui permet l'échange. Pour ce faire, il fait abstraction de la VU et s'intéresse à la valeur en commun de ces marchandises. *Qu'est-ce qui est commun à toutes ces marchandises ? C'est le travail. Les marchandises (en tant que valeur) sont toutes le produit d'un travail humain*, il s'agit d'une dépense de force humaine en général : **le travail en général.**

2. le double caractère du travail à la fois concret et abstrait.
 - Le travail concret (ou utile) est un travail particulier qui confère à la marchandise ses qualités concrètes, son utilité particulière. Le travail concret renvoie à la valeur d'usage de la marchandise, et au travail privé.
 - Le travail abstrait c'est le travail en général. Il fait abstraction du caractère particulier de la marchandise, de la valeur d'usage. Il renvoie à la valeur. Il permet de dégager la substance de la valeur ; c'est-à-dire d'être une dépense de force humaine.

3. Substance et mesure de la valeur.

a) Substance de la valeur : travail abstrait, le travail en général, une dépense de force humaine en général.

b) Mesure de la valeur (ou grandeur de la valeur) : les marchandises s'échangent en fonction de la quantité de travail qu'elles contiennent. On va trouver ici une notion, qu'on retrouvera plus tard, la mesure de la valeur équivaut **au temps de travail socialement nécessaire à sa production**. Ce « socialement » renvoie aux conditions historiques et sociales.

Les progrès de la productivité : on va mettre moins de temps pour fabriquer les marchandises, on va donc avoir une diminution du temps de travail nécessaire.

Plus la société se développe, plus le coût de la marchandise va baisser.

En même temps, le progrès technique va appeler une élévation de la formation, de la qualification, on va donc avoir un travail plus complexe (ce qui équivaut à une multiple du travail simple), mais on reviendra sur cette question plus tard.

III) La valeur d'échange

C'est une forme d'expression de la contradiction entre la valeur et la valeur d'usage.

1. On va tout d'abord revenir à la **contradiction de la marchandise et au rôle de l'échange.**

Le but du producteur, dans une production marchande simple (fin du Moyen-Âge), c'est de **réaliser** sur le marché la valeur de la marchandise. Il a donc besoin de l'échange, il produit pour ce dernier, il ne produit pas avec l'idée qu'il va satisfaire les besoins des autres. D'un autre côté il doit trouver un acquéreur pour sa marchandise, celle-ci doit donc correspondre à un besoin social, elle doit posséder une valeur d'usage. **Du coup si l'échange n'a pas lieu le caractère utile socialement de la marchandise et du travail ne va pas être vérifié.** Le travail aura donc été effectué en vain. L'échange permet d'affirmer le caractère utile socialement du travail.

2. La valeur d'une marchandise, sa substance, n'apparaît pas à la surface des choses ; **ce qui apparaît sur le marché c'est la valeur d'échange.** Cette valeur d'échange est une manifestation de la valeur, elle va tourner autour de la valeur, soit inférieure soit supérieure, selon la loi de l'offre et de la demande. Si la marchandise correspond à un besoin social et qu'elle est demandée, la valeur d'échange va monter au-dessus de la valeur, ou quand il y a surproduction la VE va s'effondrer.

- **Comment mesurer cette valeur d'échange ?** On est bien obligé d'avoir un rapport d'équivalence entre deux marchandises. La valeur d'échange va être régulée par le temps de travail pour fabriquer le produit. C'est le rapport, par exemple, entre le temps de travail nécessaire à la fabrication du pain et du vin. Dans les faits cette valeur d'échange fluctue, elle est relative. Lorsque la monnaie sert d'équivalent général à tous les échanges, la valeur d'échange devient le prix. Le prix étant l'expression monétaire de la valeur d'échange et il y a bien sûr, des possibilités d'écart entre la valeur et le prix, comme entre la valeur et la valeur d'échange.

3. La valeur d'échange est donc à la fois l'expression mais aussi la tentative de solution de la contradiction de la marchandise entre valeur et valeur d'usage.

- Lorsqu'il y a échange, cette contradiction (VU/V) est momentanément résolue, c'est la même chose qu'entre le travail privé et le travail social. On peut dès lors vérifier que **chaque travail privé est essentiel à l'ensemble du travail social**, dès lors cela pousse à élargir les échanges, développer la monnaie, le crédit. Dans un premier temps cela va résoudre la contradiction mais ensuite cela va l'aggraver.

- La nécessité d'élargir les échanges va inciter les producteurs à développer les progrès technologiques. Mais cela va les inciter également à mettre trop de marchandises sur le marché, sans se préoccuper de savoir si elles correspondent à un besoin social. À cause des progrès de la productivité, la valeur va diminuer, en même temps que plus de valeurs d'usage sont produites et mises sur le marché. Alors, la valeur d'échange s'effondre. Le travail privé ne sera plus légitimé comme utile socialement, et donc on va assister à des destructions de marchandises, à des crises. **Les mouvements de la valeur d'échange reflètent la contradiction de la marchandise** ■

Karl Marx *Le Capital* livre 1 (1867) Éditions sociales, format poche (1971) avec une présentation de Paul Boccara, chap. premier p. 41 et s.

Voir aussi Catherine Mills, 3^e éd. (2004) Économie Politique coll. AES, Montchrestien, p. 67 et s.

Formation à l'économie politique de Marx

2^e leçon

La production marchande capitaliste

Catherine Mills

Comment est-on passé de la production marchande simple à la production marchande capitaliste.

Comment l'argent de départ (A) d'une production marchande simple devient-il capital A' > A ? Comment expliquer le surplus A'-A.

Dans un premier temps, nous présentons ce que Marx appelle la formule générale du capital. Et dans un second temps, nous analysons le concept de force de travail source de plus-value.

Pour cela nous nous appuyerons directement sur les textes de Marx.

I-La formule générale du Capital et ses contradictions

A - La formule générale du capital. La transformation de l'argent en capital

la circulation des marchandises, point de départ du capital. Mais le capital ne peut apparaître que lorsque la production marchande est suffisamment développée, on dit aussi à un certain niveau de développement des forces productives – ce qui se produit en gros au début du XVI^e siècle.

1. La formule de la circulation des marchandises

Au départ il y a une marchandise, on la vend sur le marché, on obtient de l'argent et on achète d'autres marchandises. C'est ce qu'on appelle le **cycle M-A-M**, (**Marchandise-Argent-Marchandise**).

Pour que l'on soit incité, à l'échange, à la circulation des marchandises, il faut que les marchandises soient de différentes qualités, donc de valeurs d'usage différentes. En revanche, en tant que valeurs, il doit y avoir échange d'équivalents.

Cette formule n'est pas la formule générale du capital.

2. La formule générale du capital A-M-A'

L'argent est le point de départ, une **accumulation primitive** comme dit Marx. Mais c'est aussi le point d'arrivée, cet argent n'est avancé que pour être récupéré. Cependant ce n'est pas intéressant de récupérer la même somme, on doit récupérer une somme plus grande. L'argent primitif se transforme en marchandises, et l'on doit récupérer une somme plus importante que la somme de départ. Soit : **A-M-A'** (Ce qui intéresse le capitaliste étant que A' soit plus grand que A).

– Le but du producteur c'est la valeur d'échange, mais aussi de réaliser une **plus-value**, c'est-à-dire de réaliser une somme supérieure à celle investie au départ. Le but final du capitaliste est « *l'appropriation toujours croissante de la richesse* », selon Marx. Il parle également de « *mouvement*

incessant du gain, toujours renouvelé », de « *tendance absolue à l'enrichissement* », ou encore de « *chasse passionnée à la valeur d'échange* ».

– Marx oppose le capitaliste au thésauriseur. *Le thésauriseur est un capitaliste maniaque*, il garde son argent de côté, il l'enlève de la circulation tandis que *le capitaliste est un thésauriseur rationnel*, car il lance sans cesse l'argent dans la circulation. « (Le capital) *pousse, sort de la circulation, y revient s'y maintient, en ressort accru, y revient et recommence sans cesse la même rotation* ».

A'-A : « *argent qui pond de l'argent, qui fait des petits* », cela est vrai pour le **capital industriel** dans lequel, à la différence du **capital commercial**, le capital se transforme en marchandise, qui, une fois vendue, se transforme en plus d'argent. Argent qui devient plus d'argent : valeur plus importante qu'elle-même.

« *A-M-A' est donc réellement la formule générale du capital tel qu'il se montre dans la circulation* ». Cette phrase éclaire les propos actuels de ceux qui ne nous parlent que de la répartition des richesses, alors qu'en vérité, il s'agit d'articuler cette répartition à la production de ces richesses. Le supplément A'-A, on le constate dans la circulation, mais en réalité il s'établit au moment de la production.

B - Les contradictions de la formule générale du capital

Si nous avons deux producteurs-échangistes, ces deux producteurs peuvent y gagner au moment de l'échange, au niveau de la valeur d'usage, l'un vend, par exemple, des tissus, l'autre du vin, chacun pense y gagner. Mais en réalité, il s'agit d'un échange d'équivalents : on achète et on vend en fonction du temps de travail mis à la production de la marchandise. Il peut y avoir des infractions, des fraudes ou spéculations diverses sur les matières premières, mais globalement **quand on échange des marchandises, on échange des équivalents**.

Ce n'est donc pas dans l'échange que se réalise la plus-value.

À ce propos, Marx critique les économistes antérieurs à lui, notamment Condillac, qui est ce qu'on appelle un utilitariste, et s'intéresse surtout au marché. Condillac pense qu'on s'enrichit dans la circulation, **alors qu'en fait ce ne sont ni la circulation ni l'échange qui crée la valeur.** Marx va donc étudier le capital industriel, dans la sphère de la production des richesses.

Marx explique cela de la manière suivante : *« Notre possesseur d'argent qui n'est capitaliste qu'à l'0 de chrysalide doit d'abord acheter des marchandises à leur juste valeur, puis les vendre ce qu'elles valent, et cependant à la fin, retirer plus de valeur qu'il n'en n'avait avancé ».*

Il nous dit également, pour éclairer cette première « énigme » : *« La métamorphose de l'homme aux écus en capitaliste doit se passer dans la sphère de la circulation et en même temps ne point s'y passer ».* Que va faire le capitaliste dans la sphère de la circulation (le marché) ? Il va acheter des marchandises à leurs valeurs, par exemple des tissus pour faire des habits, ensuite il va confectionner ces habits et les revendre enfin sur le marché. Il y a échange d'équivalents dans l'acte d'achat, un échange d'équivalents dans l'acte de vente et cependant le capitaliste retire plus d'argent à la fin qu'il n'en a avancé. Où se produit ce mystère ? **C'est donc dans la production que la plus-value se produit.** C'est pourquoi Marx va étudier particulièrement la production plutôt que l'échange.

II-La force de travail source de plus-value

A) La force de travail : une marchandise

1. La découverte du concept de force de travail base de la plus-value

L'accroissement de valeur par lequel l'argent se transforme en capital (A-M-A') ne peut provenir de l'argent lui-même, en tant que moyen de paiement, il ne fait que réaliser le prix de la marchandise. En outre, s'il reste comme tel, il n'est qu'une « valeur pétrifiée ». **Il faut donc que le changement provienne de la marchandise.**

Cela ne peut s'effectuer dans l'acte de revente M-A', ni dans l'acte A-M, puisqu'il y a échange entre équivalents.

Le changement devrait donc provenir de la valeur d'usage d'une marchandise (de son usage) or il s'agit d'un changement dans la valeur d'échange. Cela supposerait donc qu'on puisse tirer une valeur d'échange supérieure de la valeur d'usage (de l'usage) d'une marchandise.

Marx nous dit à ce sujet :

« Il faudrait que l'homme aux écus eût l'heureuse chance de découvrir au milieu de la circulation, sur le marché même, une marchandise dont la valeur usuelle possédât la vertu particulière d'être source de valeur échangeable, de telle sorte que la consommer, serait réaliser du travail et par conséquent créer de la valeur.

Et notre homme trouve effectivement sur le marché une marchandise douée de cette vertu spécifique ; elle s'appelle puissance de travail ou force de travail. »

2. Le fait que la force de travail soit vendue sur le marché comme marchandise implique des conditions historiques particulières.

La première condition est qu'elle doit être offerte, ou

vendue par son propre possesseur. Celui-ci doit pouvoir en disposer, c'est-à-dire **être libre propriétaire de sa puissance de travail, de sa propre personne.** Le possesseur d'argent et lui se rencontrent sur un marché, entrent en rapport l'un avec l'autre comme échangistes. L'un achète, l'autre vend, cela implique **deux personnes juridiquement égales.** Il faut que le propriétaire de la force de travail ne la vende pas en bloc, une fois pour toutes, sinon il se vend lui-même, il se fait esclave ; de marchand il devient marchandise. Il la vend seulement pour un temps déterminé.

La deuxième condition pour que l'homme aux écus trouve à acheter la force de travail : il faut que le possesseur de cette dernière soit forcée de l'offrir et de la mettre en vente comme une marchandise, il ne doit pas avoir d'autres marchandises à vendre, il doit être dépourvu de tout.

Pourquoi le travailleur libre se trouve-t-il dans la sphère de la circulation ?

Il n'existe à cela aucun fondement naturel. Ce n'est pas commun à toutes les périodes de l'histoire. C'est le résultat d'un développement historique. Cela nécessite un plein développement de la production marchande, une division du travail poussée, l'apparition de la monnaie. Le capital, époque de la production sociale, permet un plein développement de la forme marchande des produits.

Tout devient marchandise y compris la force de travail ce qui renvoie au processus historique impliquant **la séparation travailleurs/moyens de productions.**

« le détenteur des moyens de production et de ses subsistances rencontre sur le marché le travailleur libre qui vient y vendre sa force de travail. »

3. la marchandise force de travail : sa valeur, sa valeur d'usage

• **La valeur de la marchandise force de travail se mesure au temps de travail socialement nécessaire (TTSN),** c'est-à-dire nécessaire pour produire les subsistances permettant son entretien, sa conservation. Les besoins nécessaires à la reproduction de la force de travail contiennent des éléments historiques (degré de civilisation), des éléments moraux, ils expriment les nécessités de remplacement de la main d'œuvre, impliquant aussi une certaine éducation variant selon le caractère plus ou moins complexe du travail.

La valeur de la force de travail varie avec la valeur des moyens de subsistance (TTSN à leur production).

Le propriétaire de la force de travail vend sa marchandise, force de travail, à sa juste valeur. Le possesseur d'argent, en train de métamorphoser ses écus en capital, la paie à sa juste valeur, si la force de travail n'est pas vendue elle n'est rien.

• **La valeur d'usage de la force de travail** ne se montre que dans son emploi, c'est-à-dire sa consommation par l'acheteur (l'entrepreneur), pour créer la valeur ajoutée.

L'acheteur acquiert l'usage de la force de travail. La consommation de la force de travail est en même temps production de marchandises et d'une valeur plus grande que sa propre valeur, donc de plus-value.

Cette consommation se fait en dehors du marché et de la sphère de la circulation. Le possesseur d'argent et le possesseur de la force de travail doivent *quitter cette sphère bruyante où tout se passe à la surface et au regard de tous. Il faut les suivre tous deux dans le laboratoire secret de la production.*

«Là nous allons voir non seulement comment le capital produit mais encore comment il est produit lui même. La fabrication de la plus-value, ce grand secret de la société moderne va enfin se dévoiler.»

Marx cherche à résoudre «l'énigme» de la plus-value.

B - Une marchandise très particulière source de la plus-value

– Le capitaliste achète l'usage de la force de travail ce qui implique un temps de travail total et une création de valeur correspondant à ce temps de travail total (TTT). La **valeur de marchandises** produites par la force de travail est mesurée par le **temps de travail total** pour produire.

– L'ouvrier consacre, par exemple 6 h à produire les subsistances nécessaires pour la reproduction de la force de travail, la force de travail est payée à sa valeur. **La mesure de la valeur de la force de travail est TTSN**, c'est-à-dire nécessaire pour fabriquer les subsistances permettant l'entretien des ouvriers et de leurs familles.

De même il existe une différence entre $TTT - TTSN =$ **surtravail**.

Plus-value absolue ou plus-value relative



AB = journée de travail ou temps de travail total TTT et Valeur des marchandises créées à partir de l'usage de la force de travail.

AC = temps de travail socialement nécessaire à la production des subsistances permettant l'entretien des travailleurs et de leur familles (TTSN) = valeur de la force de travail.

CB = $AB - AC$.

Soit encore **surtravail** = $TTT - TTSN$.

CB est la partie de la journée de travail qui ne sert pas à la

reproduction de la force de travail et qui peut être utilisée par l'entrepreneur capitaliste. C'est aussi la différence entre la valeur des marchandises créées dans la production et la valeur de la force de travail. Celle-ci est appelée plus-value.

Le taux d'exploitation (ou degré d'exploitation de la force de travail par le capital) ou taux de plus-value : PL/V
Celui-ci exprime le rapport entre ce qui revient au capitaliste (la plus-value) et ce qui revient au salarié (le salaire).

V cela signifie la partie du capital : le capital variable, qui sert à acheter la force de travail, donc à payer les salariés.

On peut aussi exprimer le taux d'exploitation en temps de travail c'est le rapport **surtravail/temps de travail nécessaire**.

C'est la période d'activité qui dépasse les bornes du travail nécessaire ; elle coûte du travail à l'ouvrier mais ne forme aucune valeur pour lui, elle forme une plus-value pour le capitaliste.

L'augmentation de la plus-value absolue CB' correspond à l'accroissement de la journée de travail. Alors que l'augmentation de la plus-value relative ($C'B$) correspond à la diminution du temps de travail socialement nécessaire à la reproduction de la force de travail ■

Sources :

Karl Marx, *Le Capital*. Livre I (1867). Éditions Sociales. 1977 – édition de poche.

Deuxième section :

La transformation de l'argent en capital.

Chapitre 4. La formule générale du capital.

Chapitre 5. Les contradictions de la formule générale du capital.

Chapitre 6. Achat et vente de la force de travail.

Chapitre 9. Le taux de la plus-value.

Catherine Mills *Économie et Politique*, Montchrestien 3^e édition 2003, 2^e partie chapitre 2 ,P.

Introduction de Paul Boccara, Karl Marx, *Le Capital*. Livre I (1867) p. VI-XL. Éditions Sociales. 1977 – édition de poche.



Formation à l'économie politique de Marx

- 3^{ème} leçon -

La baisse tendancielle du taux de profit, les contre-tendances, la suraccumulation du capital⁽¹⁾

Catherine Mills

Nous allons aborder le chapitre 13 du Livre 3 du *Capital* (1977, éditions sociales), sur **la loi de la baisse tendancielle du taux de profit**, puis le chapitre 14, qui concerne **les contre-tendances** à cette loi et enfin le chapitre 15 qui concerne **le développement des contradictions internes** à la loi, et notamment la théorie de la suraccumulation du capital, et l'amorce de la théorie des crises. Paul Boccara à partir de 1966 a fait redécouvrir ce livre 3 du *Capital* si longtemps ignoré par la vulgate marxiste, il a élaboré sa théorie nouvelle de la suraccumulation-dévalorisation du capital, qui constitue une théorie très originale du PCF au sein de l'ensemble des théories marxistes.

1. La loi de la baisse tendancielle du taux de profit

Cette loi établit une relation entre ce qu'on appelle le gonflement de la **composition organique du capital (COC)** et **la baisse tendancielle du taux de profit**. On va tenter de démystifier un certain nombre de lieux communs de la vulgate marxiste, les choses sont beaucoup plus complexes qu'on ne les présente souvent.

1. La composition du capital . Il convient de définir la composition technique du capital, la composition valeur et enfin la composition organique.

(Livre 1, ch. 25).

a) capital constant, capital variable.

Le **capital** est constitué en deux parties distinctes, le **capital constant (CC)** et le **capital variable (CV)**.

1) Le capital constant, c'est la partie du capital concernant les moyens matériels, les machines par exemple, on l'appelle aussi **capital fixe**. À l'intérieur de ce capital constant, on observe aussi un capital circulant, dans l'expression de l'économie traditionnelle, il s'agit par exemple des matières premières ou des sources d'énergie qui se transforment en produits finis.

Le capital constant : il comprend particulièrement les machines, en elles-mêmes elles ne peuvent pas générer de plus-value. Elles ne créent pas de valeur supérieure à la valeur comme la force de travail. En même temps, si on prend des machines, par exemple dans le cadre de la révolution informationnelle, il y a

du travail qui est cristallisé dans les moyens de productions, c'est ce qu'on appelle **du travail passé, ou travail mort**. La machine en elle-même ne produit donc pas de valeur.

2) Le capital variable (CV) est la seconde partie du capital, cette partie est souvent omise des diverses comptabilités, que ce soit au niveau national ou des comptabilités d'entreprises. C'est la partie du capital qui sert à acheter la force de travail. Cette partie du capital va se traduire en salaires. Cette partie du capital fait varier la valeur des marchandises, elle crée une valeur supplémentaire à sa propre valeur, **c'est cette partie qui redonne vie au capital constant**, on parle aussi de force de travail, ou de travail vivant.

b) La composition technique, la composition valeur, la composition organique du capital

1) La composition technique. C'est le rapport entre le volume des moyens matériels le volume total du travail vivant, par travail vivant s'entend à la fois le travail nécessaire et le surtravail (donc la plus-value). Il ne faut pas oublier que lorsqu'on parle du rapport entre le volume des machines et le volume total de la force de travail, on ne parle pas seulement des salaires mais aussi du surtravail.

2) la composition valeur

C'est cette composition qui est généralement la plus abordée dans les manuels d'économie marxiste ordinaires. C'est le rapport entre la valeur du capital constant C et, au dénominateur, la valeur du capital variable V, on obtient le rapport C/V que tout le monde confond en général avec la composition organique du capital. Dans le cas de la composition valeur c'est C divisé par V, V représentant les salaires, la plus-value n'est pas incluse dans le rapport.

3) La composition organique du capital

La différence avec la composition valeur du capital c'est, pour simplifier, le rapport entre tout le travail mort au numérateur et tout le travail vivant au dénominateur. Quand on parle de travail vivant, on inclut pour le coup les profits (PL), et lorsqu'on parle de travail mort, on parle du capital constant C. La

formule qui en découle est la suivante : $C/V + PL$, c'est dans la dernière partie de la formule que réside la différence majeure avec la composition valeur du capital.

Pour bien comprendre, **il faut revenir à la journée de travail**. Le capitaliste a acheté l'usage de la force de travail et l'utilise comme il l'entend, en fonction, bien sûr, des lois sociales en vigueur à l'époque. Si la journée de travail commence à un point A et finit à un point B il fait travailler le salarié pendant toute la durée séparant A et B : c'est la **durée de travail total**. En fait une partie de la journée sert à payer la force de travail et permet à la force de travail de reconstituer sa valeur, on ajoute donc un point C entre A et B, ce point symbolisera cette période qui est en fait ce qu'on a appelé plus haut le **temps de travail socialement nécessaire** à la reproduction de la force de travail. Le capitaliste, lui, fait travailler le salarié toute la journée, donc la partie C-B lui permet de réaliser une **plus-value**, cette période séparant le point C du point B est appelée **surtravail**. La quantité de travail total est $A+C$ et $C+B$.

La composition organique du capital est différente de la composition valeur exprimée par la formule C/V .

2. Tendances à l'élévation de la composition organique du capital et baisse tendancielle du taux de profit

a) Le mode capitaliste de progression de la productivité du travail consiste à accumuler toujours plus du capital constant et à économiser, relativement la part du capital variable. Globalement, il s'agit de diminuer la part du temps de travail socialement nécessaire, et donc, de **réaliser une plus-value supplémentaire en économisant le temps de travail**. L'évolution de la productivité, permet de faire cette économie du temps de travail.

Il y a là une contradiction, d'un côté les progrès de la productivité se font en accumulant du capital constant, mais, d'un autre côté elles économisent relativement le travail vivant. Le problème, exprimé de façon simple, vous avez besoin de moins de force de travail puisque celle-ci est plus productive, cela dit vous avez besoin de plus de machines et économiser sur le temps de travail. Et donc on dit que la COC, qui est le rapport entre travail mort et travail vivant, se gonfle, c'est à dire plus de travail mort (au numérateur) et moins de travail vivant (au dénominateur) **car ce travail vivant devient lui même plus productif. C'est ce qui va aboutir à terme à la baisse tendancielle du taux de profit.**

b) Définitions.

- **Le taux de plus-value** : c'est le rapport entre la masse de la **plus-value** au numérateur et le capital variable, autrement dit les salaires, au dénominateur. Au fond cela exprime très bien le rapport entre la plus-value – et on verra que ce n'est pas la même chose que le **profit**, car le profit exprime la **plus-value** mais il peut y avoir des différences- et les salaires, ce qui revient au capitaliste (**PL**) et ce qui revient au salarié (**V**) : PL/V . On appelle aussi ce taux, taux d'exploitation, ou degré d'exploitation.

Quand on parle d'une meilleure répartition des richesses on parle de rééquilibrer ce rapport, mais le problème ne se situe pas seulement au niveau de la répartition des richesses mais principalement au niveau de leur production.

- **Le taux de profit**. Le profit est l'**expression monétaire de la plus-value**, c'est ce qu'on constate sur le marché, alors que la plus-value est dans la production. Le profit tourne autour de la plus value, il peut être plus haut, il peut gonfler c'est le profit commercial, le profit financier, il peut au contraire être plus bas que la valeur de la plus-value, en cas de crise financière, ou d'effondrement des marchandises par exemple. **Le taux de profit est à la fois un reflet du taux de plus-value et une expression plus ou moins approchée.** Il renvoie à l'aspect phénoménal du capitalisme. D'un point de vue philosophique marxiste on distingue d'une part l'aspect phénoménal, c'est ce qu'on voit, ici le taux de profit est visible sur le marché, et l'essence, ce qui est plus fondamental.

Le taux de profit c'est le rapport entre la **masse de la plus-value** au numérateur (**PL**) et au dénominateur, **l'ensemble du capital engagé**, c'est à dire à la fois le capital variable (**V**) et le capital constant (**C**) : $PL/(C+V)$. Le capitaliste ce qu'il regarde ici, c'est quelle est sa plus-value par rapport à l'ensemble du capital qu'il a engagé.

c) De la hausse de la COC à la baisse tendancielle du taux de profit ?

Il faut partir de la loi de la concurrence, qui oblige le capitaliste à être le premier à exploiter un nouveau moyen de production, pour réaliser ce qu'on appelle une plus-value extra. Il y a une course sur le marché, donc le capitaliste qui arrive à être le premier à exploiter un nouveau moyen de production réalise momentanément une plus-value supplémentaire. Cette course va le pousser à accumuler des moyens de production, ce qui va accroître le travail mort, le capital constant, le travail cristallisé dans les machines. **Au sein de la COC le travail mort va s'accroître tandis que le travail vivant va décroître.** Le numérateur va augmenter tandis que le numérateur va diminuer.

Prenons la formule du taux de profit : $PL/(C+V)$, le capital constant (**C**) augmente, et le capital variable (**V**) augmente beaucoup moins rapidement. Le problème est que la plus-value (**PL**) est créée à partir du capital variable (**V**), c'est-à-dire à partir du travail vivant. Le capitaliste ne réalisera pas plus de plus-value avec 10 ouvriers, même si ceux-ci sont très productifs, qu'avec 100. Les économies sur le capital variable vont donc faire que la plus-value va avoir du mal à s'accroître, or le capital constant lui continue d'augmenter. À terme le dénominateur de la fraction va être plus important que le numérateur, le résultat va donc être inférieur à une fraction au rapport plus équilibré. **On voit bien dès lors que ce sont les mêmes facteurs qui conduisent à la fois au gonflement de la composition organique du capital et à la baisse tendancielle du taux de profit.**

On peut dire que le capitalisme a à la fois développé de manière magistrale les forces productives, notam-

ment par rapport aux modes de production antérieurs, mais que dans la façon même de développer ces forces productives, c'est à dire en favorisant le travail mort des machines au dépit du travail vivant des travailleurs, le capitalisme atteint ses limites. On en arrive donc à la tendance à la baisse du taux de profit, génératrice de crises, qui est, en tant que telle, la principale limite du capitalisme.

II. Les causes qui contrecarrent la loi

On a vu que cette loi est une tendance, elle ne se manifeste donc pas toujours, il y a des périodes où au contraire il y a une hausse des taux de profits, il y a des influences contraires. Contrairement à une vision mécaniste du marxisme qui voudrait que chez Marx il y ait toujours crise, il y a des périodes d'essor et des périodes de crises, ce qu'on appelle des **longues phases de difficulté**. Marx n'a pas une vision simpliste ou fataliste des choses.

Il existe six facteurs contredisant la loi de la baisse tendancielle du taux de profit ou six causes contrecarant la BTTP

Nous verrons que chacun de ses facteurs freine provisoirement cette loi tout en en augmentant à terme ses effets.

1 - L'augmentation du degré d'exploitation du travail : Le capitaliste va essayer de relever le rapport entre plus-value et salaires, il va essayer de s'en sortir en augmentant donc le degré d'exploitation. Les méthodes qu'il va utiliser sont diverses : il va essayer d'augmenter, s'il le peut, la journée de travail, ce qui va engendrer une usure de la force de travail. Il peut aussi essayer d'augmenter l'intensité du travail, en augmentant les cadences, réduisant les temps, mais là encore les travailleurs vont se fatiguer. **Il y a une autre méthode qui consiste à essayer d'augmenter la plus-value relative, en réduisant le temps de travail socialement nécessaire** : les ouvriers vont prendre moins de temps à produire les marchandises permettant à la force de travail de se reproduire. Mais le problème est que pour appliquer toutes ces méthodes-là qui vont ralentir la baisse du taux de profit voire même faire repartir ce taux à la hausse pendant un temps, il faut de nouveau accumuler des machines, et la même méthode qui pendant un temps freine la loi, va la faire repartir.

2 - Baisser la valeur et les prix du capital constant : On accumule en volume, mais on va essayer d'économiser sur la valeur et les prix du capital constant. Par exemple, si on prend les matières premières, produits agricoles, ou les sources d'énergie, il y a des périodes où il y a une possibilité que ces prix deviennent très bas, cela est lié, au commerce extérieur, à la concurrence entre grands capitalistes, cela a été vrai notamment à une époque pour ce qui est du pétrole et des produits alimentaires.

Le progrès technique permet aussi d'économiser. Si on prend le secteur public, par exemple, avait permis, avec les grandes nationalisations d'après la seconde guerre mondiale, d'énormes économies de capital constant au capital privé, l'État avait en effet pris en charge des secteurs très lourds (transports, production d'énergie...) pourtant indispensables à l'éco-

nomie sans exiger de critère de rentabilité. Pour le capital privé, ce n'était que du bénéfice, puisque le secteur privé n'avait pas à prendre en charges ces questions, et pouvait donc s'investir dans d'autres activités beaucoup plus rentables.

3 - Surpopulation relative

D'un côté, l'accumulation du capital engendre l'accumulation de la force de travail. D'un autre côté, le progrès technique, le progrès de la force productive de travail, engendre des économies de temps de travail pour fabriquer une marchandise, ils provoquent donc une élimination relative du travail vivant. Une population qui voudrait travailler ne le peut pas, **il y a donc concurrence entre les salariés, d'où une tendance à peser sur les salaires**. Cela permet aux entreprises de résister à la baisse tendancielle du taux de profit. Il s'agit de la troisième contre-tendance.

4 - Économies sur les salaires

Il s'agit de la quatrième contre-tendance à la baisse du taux de profit. Les économies sur les salaires sont liées à la concurrence sur le marché entre les travailleurs, elles renvoient à la surpopulation relative. Le recours à l'exode rural, l'immigration le travail des jeunes, des femmes, le travail précaire, le travail au noir, tendent à accélérer la compression des salaires par tête. En même temps le progrès technique peut engendrer la baisse de la valeur de la force de travail en facilitant les économies sur le travail vivant. **Mais contradictoirement les excès d'économies sur le travail vivant finissent par limiter aussi la possibilité d'extension de la plus-value.**

5 - Commerce extérieur

Celui-ci vise à faire entrer les subsistances, les matières premières, les sources d'énergie, à bas prix (économies sur le coût de capital constant et variable). En même temps, **les débouchés extérieurs tendent à élargir la masse de profit et la plus-value réalisés sur les marchés extérieurs**. Le développement du commerce extérieur constitue la cinquième contre-tendance à la baisse du taux de profit.

6 - Le développement des sociétés par actions (concentration du capital)

Ceci permet aussi des économies sur le coût du capital constant, cela constitue la sixième contre-tendance à la baisse du taux de profit.

On peut, en fait, chez Marx, regrouper les contre-tendances à la baisse du taux de profit en deux catégories :

- celles qui tendent à la hausse du taux de plus-value
- celles qui tendent à la baisse de la composition organique du capital

Dans le prochain numéro :

III. Développement des contradictions internes à la loi : la suraccumulation et ses solutions.

(1) La troisième partie de cette leçon sera publiée dans le prochain numéro.

Dernière partie de la formation consacrée au *Capital* de Marx

Livre III chapitre XV

Catherine Mills

Dans le numéro précédent de la revue, nous avons présenté la théorie marxiste de la baisse tendancielle du taux de profit, avancée dans le livre III du *Capital*, chapitre XIII ainsi que ses possibles contre-tendances étudiées dans le chapitre XIV, nous analysons ici, le chapitre XV sur la suraccumulation et ses solutions ainsi que son développement en théorie de la suraccumulation – dévalorisation du capital.

III

Développement des contradictions internes à la loi : la suraccumulation et ses solutions (ch. XV)

L'analyse de la tendance à la baisse du taux de profit conduit à la mise en cause du type capitaliste de progression de la productivité du travail, aux limites du mode de production capitaliste et à ses transformations de structures, à travers des crises de la croissance. La tendance à la baisse du taux de profit, qui conduit à la suraccumulation du capital, renvoie au remplacement des travailleurs par des machines-outils et à l'élévation du rapport « travail mort des moyens de production/travail vivant des travailleurs » à l'origine de la plus-value (ou rapport de la composition organique du capital).

La théorie de la « suraccumulation du capital » constitue la base de la compréhension de la régulation par crises du capitalisme. Elle se trouve dans le livre III du *Capital*, chapitre XV. Elle a été développée en théorie de la « suraccumulation-dévalorisation » du capital par Paul Boccara. D'autres auteurs ont repris, à leur façon, le concept de dévalorisation du capital.

1. Les limites de l'accumulation du capital comme expressions de la crise du type capitaliste de progression de la productivité du travail

a) L'accumulation du capital entraîne la baisse tendancielle du taux de profit car elle implique l'élévation de la composition organique du capital, d'où comme on l'a vu plus haut, la tendance à la baisse du taux de profit.

b) La tendance à la baisse du taux de profit implique le renforcement de la concentration du capital et sa centralisation par la dépossession de capitalistes de moindre importance. Ce qui précipite l'accumulation quant à la masse bien que le taux d'accumulation finisse par baisser avec le taux de profit.

c) La baisse du taux de profit. Les crises et les limites du mode de production capitaliste.

« Si (...) le taux de profit est bien l'aiguillon de la production capitaliste (de même que la mise en valeur du capital est son unique fin), sa baisse ralentira la constitution de nouveaux capitaux autonomes et elle semble dès lors menacer le développement du procès de production capitaliste, elle favorise la surproduction, la spéculation, les crises, la constitution d'un capital excédentaire, à côté d'une population en excédent. » (K. Marx, *Le Capital*, Livre III, chapitre XV p. 236)

2. Conflit entre l'extension de la production et la mise en valeur du capital

a) La contradiction fondamentale du mode de production capitaliste, c'est que le mode de développement des forces productives, en gonflant le travail mort des moyens matériels (machines outils et matières) relativement au travail vivant, tend à accroître la composition organique du capital et à engendrer la baisse du taux de profit. **Le développement des forces productives entre en conflit avec les rapports de production (la loi du profit par l'exploitation).** D'un côté, PL/V , c'est-à-dire le taux de plus-value, s'élève : le surtravail donnant la plus-value s'accroît par rapport à la valeur de la force de travail, réduite surtout avec la réduction du temps de travail socialement nécessaire pour les marchandises du salaire. Mais d'un autre côté, le nombre d'ouvriers diminue, donc le capital variable (des salaires) est économisé relativement au capital constant des moyens matériels.

b) Les méthodes par lesquelles la production capitaliste cherche à dépasser ces limites impliquent de façon contradictoire :

- une diminution du taux de profit,
- une dépréciation du capital existant,
- une pression sur les forces productives humaines, ainsi

le type de progression de la productivité du travail vivant engendre des économies sur le travail vivant.

Le capitaliste essaie d'accroître PL/V, à partir de l'allongement du surtravail, ou de l'augmentation de la productivité du travail, abaissant de la part du temps de travail socialement nécessaire pour la valeur du salaire par rapport à la valeur du produit du travail. Mais, à partir d'un certain point, cela ne permet plus de compenser la réduction du nombre d'ouvriers par rapport aux moyens matériels.

Pour arrêter la baisse tendancielle du taux de profit, il faudrait une dépréciation du capital qui permettrait de faire repartir l'accumulation.

c) «La véritable barrière de la production capitaliste c'est le capital lui-même» (K. Marx, *Le Capital*, Livre III, p. 244)

La production capitaliste est **une production pour le capital**. Le capital (et sa mise en valeur) constitue le moteur la fin de la production capitaliste. Le mode de développement des forces productives (développement de la productivité sociale du travail), en tendant à faire grossir le capital constant (le travail mort) relativement au travail vivant, entre perpétuellement en conflit avec la fin : la mise en valeur du capital existant.

La productivité s'élève car il y a une réduction plus grande du travail vivant consommé pour un produit que l'augmentation du travail mort (des moyens de production) consommé, à distinguer du travail mort avancé, dont seulement une partie est consommée par l'usure des capitaux fixes.

Il se produit donc un conflit entre la loi du profit (les rapports de production capitalistes pour l'exploitation) et le développement des forces productives, par l'excès d'accumulation relativement au profit possible, entraînant les crises de la production. **Le mode de production capitaliste est à la fois un moyen historique de développement de la force de productive matérielle et en même temps, il existe une contradiction permanente entre cette tâche et les rapports de production.**

Le développement de la productivité donne naissance à la baisse tendancielle du taux de profit, en opposition avec le développement de la production et de la productivité. C'est le taux de profit qui décide l'extension ou de la limitation de la production.

«De ce fait, le conflit doit être constamment surmonté par des crises.» (*Ibid.*, p. 251)

3. Excédent de capital accompagné d'une population excédentaire (c'est à dire le chômage).

A. Concentration du capital et pléthore de capital

a) La baisse tendancielle du taux de profit augmente le minimum de capital requis pour un capitaliste afin d'employer le travail productivement ce qui s'accélère la concentration du capital. **Un gros capital à faible taux de profit accumule plus vite qu'un petit capital à taux élevé.**

La «concentration croissante» de capitaux implique la baisse tendancielle du taux de profit et l'élimination des petits capitaux des petits capitaux contraints de s'engager dans «la voie de l'aventure : spéculation, gonflement abusif de crédit, bluff sur les actions, crises».

Pléthore du capital : il s'agit de la pléthore du capital pour lequel la chute du taux de profit n'est pas compensée par sa masse. Cela engendre un bourgeonnement de capitaux à la disposition des grands secteurs commerciaux et industriels. Les capitaux fuient dans la spéculation, dans la crois-

sance financière, au détriment de la croissance réelle dans la production.

b) La pléthore du capital naît des mêmes conditions qui provoquent une surpopulation relative (*Ibid.*, p. 245)

Du fait du gonflement du capital constant et des économies sur le travail vivant (capital variable) ; nous avons en même temps – du capital inemployé : les capitaux désertent la production et s'engagent dans la spéculation ; des usines ferment. La population ouvrière chôme, elle est inoccupée. Ce sont deux faits à la fois unis et opposés qui se complètent l'un l'autre.

B. Définition de la surproduction de capital

Il s'agit de surproduction de capital, non de marchandises, bien que la surproduction du capital implique toujours surproduction de marchandises ;

Cela signifie donc **suraccumulation du capital**.

«Cette concentration croissante entraîne de son côté, à un certain niveau, une nouvelle chute du taux de profit. La masse des petits capitaux éparpillés est ainsi contrainte à s'engager dans la voie de l'aventure : spéculation, gonflement abusif du crédit, bluff sur les actions, crises. Ce qu'on appelle la pléthore (pléthore) de capital concerne toujours essentiellement la pléthore du capital pour lequel la chute du taux de profit n'est pas compensée par sa masse – et c'est toujours des bourgeonnements de capital frais qui viennent de se former – ou la pléthore qui, sous une forme de crédit, met ces capitaux incapables d'exercer une action à leur propre bénéfice, à la disposition de ceux qui dirigent les grands secteurs commerciaux ou industriels. Cette surpopulation relative, et c'est donc un phénomène qui vient compléter celle-ci, bien que les deux faits se situent à des pôles opposés, capital inemployé d'un côté et population ouvrière non occupée de l'autre; Surproduction de capital, non de marchandises singulières – quoique la surproduction de capital implique toujours surproduction de marchandises – signifie donc suraccumulation de capital. Pour comprendre cette suraccumulation [...] il suffit donc de supposer qu'elle est absolue. Quand la surproduction de capital pourrait-elle donc être absolue? Et il s'agit ici d'une surproduction qui n'intéresserait pas seulement tel ou tel secteur de production ou quelques secteurs importants, mais qui serait absolue dans son volume même, donc engloberait tous les secteurs de production.

Il y aurait surproduction absolue de capital dès que le capital additionnel destiné à la production capitaliste égalerait 0. Or la fin de la production capitaliste, c'est la mise en valeur du capital : c'est à dire l'appropriation de surtravail, la production de plus-value, de profit. Donc, dès que le capital aurait augmenté par rapport à la population ouvrière dans des proportions telles que ni le temps de travail absolu, que fournit cette population, ne pourrait être prolongé, ni le temps de surtravail relatif étendu [...] si le capital accru ne produisait qu'une même masse de plus-value tout au plus égale et même moindre qu'avant son augmentation, alors il y aurait surproduction absolue de capital; c'est à dire que le capital augmenté $C + \Delta C$ ne produirait pas plus de profit ou même en produirait moins que le capital C avant qu'il ne s'accroisse de ΔC . Dans les deux cas, se produirait une forte et brusque baisse du taux général de profit.»(*ibid.*, p. 245)

Comme le montre le texte cité, la suraccumulation de capital peut être absolue dans son volume. Il y a une surproduction absolue du capital lorsqu'un capital auquel on

ajoute **C ne produit pas plus de profit** ou même **en produit en moins** ; cela implique une forte et brusque baisse du taux de profit.

Une portion du capital resterait totalement ou partiellement en *jachère*, ou en *sommeil*, une autre portion serait mise en valeur à un taux peu élevé, une autre détruite. On a pu présenter de façon algébrique ces distinctions descriptives de Marx.

On précise ainsi, concernant la réduction de la valorisation du capital par un profit, ou dévalorisation du capital, **trois solutions** : un taux de profit réduit, nul ou négatif (+,0, -)⁽⁹⁾ Le raisonnement est le même lorsque la suraccumulation du capital est relative.

C. Le processus de dévalorisation du capital

Cette « dévalorisation » d'une partie du capital permet aux capitaux restants de repartir dans la course au taux de profit.

Il s'agit d'un processus de lutte entre les capitaux. Une lutte concurrentielle s'engage pour décider quelle portion du capital serait mise en sommeil. Ceci est nécessaire pour que les capitaux dominants fassent leur place aux dépens de l'ancien capital. Il faut réduire à l'inactivité une portion de l'ancien capital.

« Tant que tout va bien, la concurrence [...] joue pratiquement le rôle d'une amicale de la classe capitaliste : celle-ci se répartit collectivement le butin commun proportionnellement à la mise de chacun. Mais dès qu'il ne s'agit plus de partager les bénéfices mais les pertes, chacun cherche autant que possible à réduire sa quote part et à la mettre sur le dos du voisin. Pour la classe capitaliste, la perte est inévitable mais savoir la part que chaque individu en supportera, ou même s'il doit en prendre sa part, c'est alors affaire de force et de ruse, et la concurrence se mue en combat de frères ennemis. » (ibid. p. 247)

D. Comment se résout le conflit?

Les solutions. Les formes de mises en sommeil ou même de destruction partielle de capital.

La perte se répartit inégalement selon les avantages et positions de chacun, c'est la concurrence qui opère la répartition entre les trois solutions évoquées plus haut : Un capital mis en sommeil

Un autre complètement détruit ou avec une perte relative
Un autre est mis en valeur avec un taux de profit réduit. On peut considérer par exemple la faillite et les pertes d'une entreprise, la réduction de son activité, ou son arrêt et le retrait de capitaux.

Dans tous les cas, l'équilibre se rétablit par **mise en sommeil et même destruction de capital**.

Une partie des moyens de production n'agirait plus comme capital, une partie des entreprises serait fermée. Il se produirait même des destructions et l'élimination de moyens de production, des mises au rebut des machines.

On assisterait à la destruction de valeurs-capital, titres créances, dévalorisation du capital action.

Une partie des marchandises serait détruite, il y aurait effondrement de leurs prix, destructions des stocks. Il se produirait des perturbations de la fonction moyen de

paiement de l'argent, des effondrements du système de crédit, « de soudaines et brutales dévaluations » alimentant les blocages et perturbations du procès de production. (ibid. p. 247-248)

On peut relever que la longue phase de difficultés actuelle, ouverte à la fin des années 1960, est marquée par une corrélation entre la crise du système monétaire international et la crise du système économique.

L'analyse des solutions examinées par Marx, l'étude des contre-tendances, s'articulent avec la question de la dévalorisation du capital. Cette articulation conditionne le relèvement du taux de profit pour la reprise de l'accumulation en haussant le taux de plus-value et en baissant la composition organique du capital.

4. De la baisse tendancielle du taux de profit aux crises du capitalisme et aux transformations des structures et de la régulation

A. À partir de Marx, on observe deux conceptions des crises :

1) Première conception chez Marx : les crises de période plus ou moins décennale

« Les crises ne sont jamais que des solutions violentes et momentanées des contradictions existantes, de violentes éruptions qui rétablissent pour un instant l'équilibre rompu. » (K. Marx, op.cit. Livre III, chapitre XV : « développement et des contradictions internes de la loi »).

2) Deuxième conception (amorcée par Marx) :

La crise comme crise de la structure capitaliste impliquant des transformations profondes, en particulier la mise en place de nouveaux mécanismes de régulation. Cette conception est amorcée par Marx dans son évocation des solutions de la suraccumulation (dépassant les références aux crises périodiques) comme des transformations structurelles. Cela conduira aux analyses marxistes par Paul Boccara des stades et phases du mode de production capitaliste, ainsi qu'à l'analyse en termes de cycles longs, de période de 48 à 60 ans repérées par le marxiste Kondratieff, dont les longues phases de difficultés entraînent les transformations de structure. **Après le stade du capitalisme primitif, le stade du capitalisme de libre concurrence est traversé par une phase d'essor puis par une longue phase de crise systémique**, en 1873-1896. Il s'agit d'une longue phase de difficultés du cycle long. **L'issue de cette crise implique des adaptations structurelles.**

On passe au stade du capitalisme monopoliste ou impérialiste. Ainsi le capital n'est pas mis en valeur dans la métropole mais exporté dans les colonies ou encore le capital non monopoliste est moins mis en valeur que le capital monopoliste. Ce stade est traversé d'abord par une phase d'essor puis il entre en crise dans l'entre-deux-guerres (**nouvelle phase descendante des cycles de Kondratieff**).

La crise du monopolisme simple conduit à des adaptations ou dévalorisations structurelles de capital et à une nouvelle régulation par le taux de profit, celle-ci ne peut se faire sans le concours de l'État, dans un sens large. On assiste alors au passage au « **capitalisme monopoliste d'État** ». Ainsi les entreprises publiques et les financements publics, ne réclamant pas le taux de profit normal, constituent du capital dévalorisé de façon structurelle. Cette phase nouvelle au sein du stade monopoliste traverse d'abord une période d'essor, puis à la fin des années 60 elle entre à son tour en crise. Son issue impliquerait alors des

transformations de structures, une nouvelle régulation. Ainsi la **dévalorisation structurelle du capital** doit-elle être resituée dans le cadre des difficultés durables et de la recherche de solutions structurelles profondes, permettant de relancer le taux de profit (Marx pointait déjà les solutions structurelles des sociétés par actions, de l'exportation de capitaux : solutions qui commençaient à apparaître). Le « capitalisme monopoliste d'État » met en place des solutions nouvelles qui consistent à faire baisser l'exigence du taux de profit sur une partie du capital, afin de permettre son relèvement sur les autres parties.

B. Contradictions et limites du mode de production capitaliste

1) Surproduction de marchandises et saturation du marché

La fin du capital consiste à produire pour le profit et non pour les besoins ce qui engendre une « discordance entre les dimensions restreintes de la consommation sur la base capitaliste et une production qui sans cesse tend à franchir cette barrière qui lui est immanente. » (K. Marx, op.cit, Livre III, chapitre XV page 250)

Marx montre qu'il existe une régulation aveugle du procès de production par le taux de profit. D'où la discordance entre le secteur des biens de production (secteur I) et le secteur des biens de consommation (secteur II). La demande de marchandises est insuffisante alors que la masse du peuple ressent la carence de marchandises et qu'il faut rechercher cette demande à l'étranger sur de lointains marchés. La domination du capital s'impose sur des pays où le système de production capitaliste n'est pas développé. Ceux-ci doivent maintenir leur capital et leur production au niveau qui convient aux pays de production capitaliste.

2) Les limites de la production capitaliste ne sont pas les limites de la production en soi

Ces limites sont propres au mode de production capitaliste, il existe une tendance biaisée au développement des forces productives, celles-ci entrent en conflit avec les conditions spécifiques de la production (rapports de production capitalistes, loi du profit).

– On ne produit pas trop de subsistances relativement à la population existante, au contraire on en produit trop peu pour satisfaire la masse de la population.

– On ne produit pas trop de moyen de production pour pouvoir employer toute la population, on en produit périodiquement trop pour pouvoir les faire fonctionner comme moyen d'exploitation à un certain taux de profit.

– On ne produit pas trop de richesses, mais on en produit périodiquement trop sous des formes capitalistes contradictoires. La limite du mode de production capitaliste apparaît dans le fait que :

« Avec la baisse tendancielle du taux de profit, le développement de la force productive du travail donne naissance à une loi, qui, à un certain moment, entre en opposition absolue avec le propre développement de cette productivité. De ce fait le conflit doit être constamment surmonté par des crises. » (K. Marx, op.cit. Livre III, p. 251

– C'est le taux de profit (rapport entre le travail non payé et le travail matérialisé en salaires) qui décide de l'extension ou de la limitation de la production au lieu de la satisfaction des besoins. La production stagne non quand la satisfaction des besoins l'impose mais quand le niveau de profit le commande.

C. Recherche de parade à la baisse tendancielle du taux de profit

Si le taux de profit baisse, il existe une tendance pour un capitaliste à essayer de réaliser un profit extra : course au progrès technique, ou fuite dans la spéculation, les aventures, pour s'assurer un profit plus élevé que la moyenne générale... mais le monopolisme développe aussi ses obstacles.

« Et si la formation de capital devenait le monopole exclusif d'un petit nombre de gros capitaux arrivés à maturité pour lesquels la masse du profit l'emporterait sur le taux, le feu vivifiant de la production de la production s'éteindrait définitivement. Celle-ci tomberait en sommeil ». *Ibid.*, page 252

Mais on assiste aussi à des adaptations, à l'émergence de transformations de structure, à la recherche d'une nouvelle régulation pour sortir des crises qui n'empêche pas de contribuer à d'autres crises tant qu'on reste dans le système capitaliste.

D. Devenir du mode de production capitaliste

Marx montre que si :

« le taux de profit est la force motrice de la production capitaliste... on n'y produit que ce qui peut être produit avec du profit, et pour autant que cela peut être produit avec profit »

Cela explique, selon lui, l'angoisse des économistes anglais [NDLR : Ricardo] au sujet de la baisse tendancielle du taux de profit. La baisse tendancielle du taux de profit exprime les limites mêmes du mode de production capitaliste. Mais les économistes anglais en ont attribué la responsabilité à la nature, à la rente. Ils n'ont pas vu le caractère historique du mode de production capitaliste. Celui-ci n'est pas un mode de production absolu, mais un mode de production correspondant à une certaine époque historique.

À une certaine étape du développement, les rapports de production capitalistes qui ont été un facteur de progression des forces productives deviennent un frein. La contradiction entre les forces productives et les rapports de production éclate. Ceci prépare les exigences d'un autre mode de production émancipé de la régulation aveugle par le taux de profit avec une autre régulation systémique. ■

(1) Les trois solutions du taux de profit réduit, nul ou négatif (perte) ont été définies en ces termes et conceptualisées en terme de dévalorisation du capital, c'est-à-dire de mise en cause de la valorisation ou mise en valeur par un taux de profit, par P. Boccara (1973) *op. cit.* pp. 42-49.

Bibliographie

Paul Boccara Introduction de Marx, *Le Capital*, éd. poche, éditions sociales, p. VI-XL, 1977.

Paul Boccara, *Études sur le capitalisme monopoliste d'État, sa crise et son issue*, Éditions sociales, [1973], p. 226, reprise d'un article d'*Economie et Politique* de déc. 1969.

Paul Boccara, *La Pensée*, n° 277, sept-oct 1990, p. 13 « Suraccumulation et dévalorisation du capital » avec une histoire des théories de la suraccumulation et de la dévalorisation du capital dans l'histoire de la pensée économique, jusqu'à la période récente.

Paul Boccara, Histoire de la pensée économique, Deug Sciences économiques, 2^e année, Université de Picardie, notes de cours polycopiées, 1989-1990.

Karl Marx, *Le Capital*, Livre III, (1894) ch. XV, éditions sociales, éd. poche, 1977.

Catherine Mills, *Economie Politique*, 3^e édition, Montchrestien coll. AES, 2004 p. 92 et s.

Catherine Mills, *Economie et Politique* n° 656-657, mars-avril 2009, p. 46.